

BàBR 2022-2023/GENESE/8. ABRAHAM AND CO

Ouvertures et perspectives, quand l'histoire commence à s'écrire : Genèse 12/1 à 22/14

De la grande et fort instructive épopée abrahamique, dont chaque moment (étape) mériterait moult commentaires détaillés, je ne vous en livrerai pourtant qu'un seul par écrit. Il porte sur l'intrigante mais illustrative intercession d'Abraham en faveur de Sodome et Gomorrhe en Genèse 18/16-33, à partir de laquelle je vous fais dans une première partie une très rapide évocation de l'épopée dans son ensemble.

1) L'épopée abrahamique

L'intercession d'Abraham s'inscrit toute entière dans l'épopée abrahamique. Elle ne peut être abordée et comprise que dans ce large contexte riche en enseignements d'ordre anthropologique et théologique. Enseignements qui portent sur le projet d'une humanité ouverte, aux actions et relations (aussi avec Dieu) choisies, libres, fondées sur de généreuses promesses et sur des alliances équitables (et d'abord de la part de Dieu), qui annoncent un vrai changement de paradigme. Changement illustré par les excès et les paradoxes de cette geste où Dieu invite l'humanité à sortir avec Lui des conventions, formalités et habitudes.

De la même façon que l'appel ou vocation d'Abram (Genèse 12 et ss.) annonce la sortie (Pâque) de l'enclos spatial (Ur) et de l'enclos temporel (l'éternel retour), pour dérouler l'espace jusqu'aux plus lointains horizons, et pour dérouler le temps à d'autres possibles, c'est-à-dire un a(d)venir à espérer et à bâtir, une histoire à écrire et à vivre à plusieurs...

De la même façon que, manifestant l'infinie prodigalité de Dieu, les très âgés Abram et Saraï sont parents d'une nombreuse descendance (Genèse 17), ce pourquoi Abram se voit appelé **AbraHam**, **HaM** signifiant famille, peuple, mais aussi pourquoi sa femme appelée désormais **SaraH** est avec lui marquée du sceau de Dieu, chacun portant l'une des deux consonnes **H** du tétragramme synthétisant le nom de Dieu : **HI(a)HW(é)**...

De la même façon que, sur l'intervention de Dieu, Abraham voit son geste sacrificiel détourné du cou de son bien aimé fils Isaac (Genèse 22) et indique par cet acte de soumission heureusement manqué, que l'on sort (Pâque) des rapports figés et typés entre Dieu et l'humanité comme entre tous les humains, où ne devraient n'avoir plus cours que les sacrifices d'actions de grâces (Psaumes 107/22 et 116/17)...

... La prière d'Abraham (Genèse 18) nous renseigne elle aussi, serait-ce de façon paradoxale, sur ce projet d'humanité ouverte, sur ces nouvelles façons d'envisager nos relations aux autres et au Tout Autre.

2) L'intercession d'Abraham : Genèse 18/16-33

C'est à l'aune de cette épopée anthro-théologique (que nous lisons souvent de façon trop morale et psychologique) qu'il nous faut comprendre, entre autres choses, pourquoi leurs auteurs nous disent qu'Abraham a arrêté son intercession à *dix justes* (Genèse 18/32), quand nos esprits occidentaux du XXIème siècle eussent espéré qu'Abraham (le père aimant !) ose aller jusqu'à *trois, deux*, pourquoi pas jusqu'à *un seul juste* !

Dix, symboliquement, évoque une certaine perfection, telles les Dix Paroles (Décalogue, Exode 34/28), les mesures du Tabernacle, du Temple, des ustensiles sacrés (Exode 26/1-16 27/12, 1Rois 6/3-23 /, Ezéchiel 40/11, etc.), les Dix rois des visions apocalyptiques (Daniel 7/7-24), et en creux, manquant à l'appel après le grand schisme, les Dix tribus du Nord (Cf. la prédiction d'Ahiyya : 1 Rois 11/31-35).

Dix, est représenté par le **iod** (ou Yod) la dixième lettre de l'alphabet hébraïque (qui est aussi un mot qui veut dire : la main, la main en général, mais aussi la main qui bénit, qui caresse, qui crée), et qui apparaît pour la première fois en majuscule en Genèse 1/3 : **IEHI OR**, *Que la lumière soit*, qui inaugure la Création, qui illumine tout être et toute chose).

Dix se dit et s'écrit en hébreu : **Esser**, mot composé de Assé et Sar, ce qui veut dire : crée, fabrique ou suscite un prince, une princesse (où l'on retrouve Sarah !), ou encore une principauté digne du Roi des rois, une communauté qui témoigne effectivement de Dieu et de ses bienfaits.

Dix, c'est aussi le nombre (à partir duquel) se définit une assemblée de prière, de louange, de partage des Ecritures, d'édification, et de bénédiction, au milieu de laquelle Dieu vient résider (Psaume 82/1). Jésus, en fait ne dira pas autre chose lorsqu'il proclamera qu'il est *au milieu de deux ou trois réunis en son nom*. Il n'est pas question de quantité. Cependant il faut bien quelques personnes mises en relation, ne serait-elle que : deux, trois, ou dix, pour manifester ce qu'il advient entre ces quelques uns lorsque Dieu est à l'oeuvre, pour témoigner de l'amour qui les anime, de cet amour de Dieu pour eux et pour tous les autres.

Plusieurs leçons importantes d'un point de vue anthropologique et théologique ressortent de cette prière. J'en retiendrai deux :

1- La prière redonne toute sa place à la pratique communautaire.

Non qu'il n'y ait pas de prière personnelle, individuelle.

Au demeurant Abraham est ici seul à intercéder comme il le fait.

Mais même ces prières là mettent peu ou prou en relation à la fois avec ceux et celles pour qui l'on prie, mais aussi avec la multitude des orants, des quêteurs et des suppliants (c'est bien au demeurant ce que signifient la communauté des Veilleurs quand, chaque midi ils disent dans leur coin le *Notre Père*, chacun seul disant *Notre...*).

Ainsi Abraham même priant seul, intervient en réalité au nom des siens, pour tous les siens, dans un intérêt que l'on pourrait qualifier d'intérêt général.

Je pense que cette première leçon doit interpeller et rappeler à leur vocation - de manifestants, de témoins - tous les croyants d'aujourd'hui souvent si pétris d'individualisme.

2- La prière redonne à chacun sa part, à l'homme comme à Dieu.

La prière d'Abraham est une manière paradoxale qu'ont les auteurs de mettre en évidence d'une part, les inconséquences de l'humanité et d'autre part, ce qui revient à Dieu.

Car enfin si Sodome et Gomorrhe sont détruites malgré une requête en bonne et due forme d'Abraham (qui va jusqu'au bout !), c'est bien parce qu'il ne se seraient trouvés même pas quelques uns de ses habitants pour oeuvrer à une autre issue, au contraire que tous ont persisté dans le seul souci de soi et qu'ainsi tous ont entraîné leur chute.

Attribuer à Dieu tout ce qu'il se passe sur Terre, et - qui plus est - le mal autant que le bien alors qu'en la circonstance ce sont les humains qui sont seuls en cause, c'est non seulement nous défausser, nous exonérer de nos responsabilités, mais c'est aussi nous tromper sur Dieu, nous tromper de Dieu.

Les auteurs de ces passages prennent donc la vie et l'oeuvre d'Abraham comme modèle pour démontrer - serait-ce a contrario - que son Dieu (le Dieu d'Abraham !) n'est pas un exutoire, ni un deus ex-machina, ni un arbitre rétribuant les bons et les mauvais selon leurs actes, ni non plus un faiseur ou un dé-faiseur de destinées.

Lorsque même "les dix" ou "les deux ou trois" qui devraient être - a priori - les mieux disposés envers Dieu, manquent eux aussi à l'appel, à leur vocation (1), se tourner au dernier moment vers Dieu pour lui demander de nous sauver la mise, cela relève de la superstition, de croyances en la magie. On peut comprendre que dans certaines circonstances on puisse donner dans ce panneau. Néanmoins reprocher à Abraham qu'il n'ait pas été au bout de sa prière est injuste, et reprocher au Dieu d'Abraham qu'en la circonstance ici décrite il ne semble pas réagir face au mal l'est tout autant.

Et c'est à cet endroit en particulier que nous avons bien besoin de suivre de près les enseignements anthropo-théologiques des auteurs qui ont décrit cette épopée abrahamique, pour repréciser la part de chacun : ses devoirs et ses responsabilités propres, pour rappeler que la prière consiste non pas à utiliser Dieu mais à entrer en dialogue avec lui, et de façon générale pour nous dégrossir un peu et nous rappeler à notre vocation.

(1) Je rejoins ici ce que dit le héros de John Edgar Wideman dans *JB & FD* :

Je tremble en formulant cette pensée glaçante... mais si Dieu n'existait que dans l'esprit des croyants. Ne nous incomberait-il pas encore plus, et non moins, d'attester ce qui est bien. De témoigner. De manifester, dans nos actes, la justesse des commandements de notre Dieu. (Mémoires d'Amérique, Gallimard, Paris 2019, p. 34)